

LE DÉNOUEMENT

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-476-6

ISSN 2417-7954

© 2017 Jacques Ancet & éditions Publie.net
Ce texte a précédemment été publié
aux éditions Opales en 2001.

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Guillaume Vissac, Jean-Yves Fick, Christine Jeanney

COUVERTURE & MISE EN PAGES

Roxane Lecomte

Dépôt légal : janvier 2017

© papier+epub, marque déposée des éditions Publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder
sans surcoût.

JACQUES ANCET

Le Dénouement



Et sur la montagne rien

JEAN DE LA CROIX

Mercredi 8 novembre

La montagne. Elle montait et m'écrasait. J'ai vu son noir : j'ai crié. Ouvrant les yeux, où étais-je — et qui ? Ces mots, je les écris pour fuir ce cauchemar. Mais de ma vie, comment sortir ?

Jeudi 9 novembre

J'habite seul. C. est morte, il y a un an. J'ai cru que je ne lui survivrais pas. Et pourtant je suis là. Je me souviens des visages le jour de l'enterrement. Ils cherchaient à mimer la douleur sans y parvenir. Il pleuvait. C'était un jour froid de novembre. J'ai pensé : "le mois des morts." Et c'était comme si le mort c'était moi. Mais un mort qui, en plus, avait à supporter la vie. "Courage", disaient les voix. Des mains humides seraient les miennes. Un chuintement tenace m'enveloppait : soupirs, chuchotements, bruits de la pluie, des pas traînants sur le gravier. Autre chose aussi, dedans : ce pleur silencieux, sec, interminable. "Que vas-tu faire ?" m'a demandé L. Lui seul, peut-être, pouvait comprendre. Mais les mots m'avaient quitté. J'ai dû baisser la tête ou le regarder d'un œil vide. Il n'a pas insisté. Après la cérémonie, je suis rentré. Seul. L'appartement

désert était comme une tombe. Les choses y avaient déposé une écume sale. Je ne sentais plus mon corps. J'ai murmuré le nom de C. Il est resté sur mes lèvres. J'ai cherché quelque chose à quoi me raccrocher, un signe de vie, mais tout était comme une pluie sans fin : les murs, les fenêtres, les tableaux, les livres, les fauteuils. Tout. Ma tête tombait aussi. Sur la table de la cuisine, entre mes bras. Mon front roulait sur le formica froid. J'aurais voulu ne plus penser, laisser venir le noir. J'ai dit "C." J'ai répété le nom. Jusqu'à n'en plus pouvoir. Puis tout s'est perdu dans une gelée grise : la même consistance pour les jours et les nuits, la même couleur. Le corps semblait vivre au loin, répétant des gestes privés de sens, se lever, manger, sortir, travailler, se coucher, chercher le sommeil absent. La nuit, les lueurs jaunes des phares tournaient au plafond. Ma main touchait à côté la surface du lit. Vide. Un jour, je me souviens, j'ai voulu me tuer. Je n'en ai pas eu le courage. Chaque soir, je restais seul à regarder mon assiette : l'ampoule électrique reflétée sur le liquide verdâtre de la soupe, les petits pois et la tranche de jambon, qui luisaient. Souvent, je les jetais sans y avoir touché. J'ai survécu. On ne meurt pas d'amour. Ce serait trop facile.

Dimanche 10 novembre

Je vais d'un jour à l'autre. Rien de plus. Je me dis que mourir ne changera pas grand-chose. Je regarde sur les

trottoirs des choses infimes : mégots crasseux, papiers, feuilles mortes, crottes de chien. Elles m'accompagnent dans mon errance, me donnent le sentiment d'exister. Leur insignifiance me rassure : je ne suis pas seul.

Lundi 11 novembre

Couché, j'écoute les bruits. Indicatif du journal télévisé, assiettes, voix. Huit heures. Du vivant de C. nous parlions. De tout, de rien. De la journée, de nos lectures, du travail, de la vie. Je n'avais pas besoin d'écrire : chacun pour l'autre était un journal vivant... Au bout d'un an la souffrance est un peu moins massive, plus diluée : chaque geste, chaque parole en porte une parcelle qui parfois se ravive. C'est le silence qui en est le plus chargé. J'y sens comme un souffle, une imperceptible perturbation. J'essaie de résister. Mais la solitude est noire. Et la mémoire la rend insupportable. Je ne veux pas me souvenir. Malgré moi, pourtant, reviennent des images. Bribe muettes. Visages. Un arbre avec son rire. Je m'efforce d'oublier. Je regarde la chambre. J'écoute : quelqu'un marche au-dessus. Cliquetis de griffes d'un chien qui court. Silence encore, plein de rumeurs. La ville est un corps énorme que j'entends respirer. Comme j'entends à mon oreille le bruit du sang. Le froissement lointain de ce qui me fait et me défait.

Jeudi 14 novembre

Rencontre de B. Je l'ai vu trop tard pour l'éviter. Ce n'est pas qu'il me déplaît, mais son militantisme à toute épreuve me fatigue. Sans préambule, il me demande si je suis au courant, si j'ai signé la pétition. Comme je ne sais rien, il se lance dans un interminable plaidoyer pour l'action, comme il dit. Les mots "lutte" et "unité" reviennent sans cesse. Pendant qu'il parle, je regarde l'ourlet décousu de son pantalon qui traîne dans la poussière. C. n'aurait pas supporté. Moi si. Maintenant, je suis capable de tout supporter. D'ailleurs je ne fais aucun effort. Je me demande, simplement comment B. peut encore croire à ce qu'il dit. Un instant, je l'envie presque. Pour lui le futur existe. Mais trop de choses nous séparent. Comme ces mots, par exemple : action, unité, lutte. Quelle lutte ? L'époque est veule et j'en suis un parfait produit. Nous nous quittons. Non sans qu'il m'ait vendu le journal de son parti, que je ne lirai pas.

Samedi 16 novembre

En rangeant des papiers, je retrouve une enveloppe contenant trois photos : deux de J. F. à sept et douze ans. Sur la troisième, C. est avec lui. Très vite, c'est le parfum passé du bonheur. Et son contraire : l'irréversible. Je suis comme sur la plate-forme arrière d'un train. Le paysage de ma vie s'éloigne : arbres, chemin,

corps en leurs gestes suspendus. Tout diminue, s'ame-
nuise dans la distance du temps. Telles ces formes arrê-
tées des trois photographies, que je voudrais encore
atteindre, caresser d'une main inutile. Levant les yeux,
je m'aperçois dans la glace du couloir : moi aussi, je
semble reculer, aspiré par le trou clair. Je ferme les
yeux en me détournant. Le soleil traverse le plafond
nuageux. Les vitres deviennent bleues.

Samedi 23 novembre

Comment franchir le mur ? Tout part de cette mort.
Tout y revient. J'essaye, pourtant, de renouer le fil
cassé. Redonner un sens à chaque geste. Marcher,
comme avant, parler, rire même. Sans cette présence,
qui éclairait ma vie. Je ne peux plus dire "toi" qu'au
silence et au vide. J'envie ceux qui, par-delà la mort,
poursuivent un dialogue à peine interrompu. La nuit
est là et je suis seul. Et pourquoi penser à ces soirs où
malgré tout la vie nous séparait. L'amour est fait aussi
de ces tortures infimes. Ces désespoirs silencieux. Si
loin du corps aimé, parfois, de sa chaleur proche. Ton
regard me fuyait, me traversait. Je voulais l'arrêter et
je t'aimais sans comprendre ce silence entre nous,
soudain, comme une gifle. Ma main cherchait ta main
absente. Te tendait une tasse, un livre. Retombait dans
son désert. Répétais-je déjà la solitude pour après ? Je
pleure, sans larmes, ces morts brèves qui faisaient plus

vives les renaissances. L'instant où tout basculait dans le clair de ton rire. Je regarde mes doigts sous la lampe, le bord à vif des ongles. J'ausculte des mots fragiles, l'espace infini qui m'efface. Pas plus que tu n'es, je ne suis. Le silence est un puits où nos échos se croisent. Pourrais-je dire un jour mon nom sans y trouver le tien ? Le vent s'est tu. Mes phrases se perdent dans l'obscur. La nuit est une pupille immense où tombe le visible.

Mercredi 27 novembre

Au téléphone, la voix de T. "Ne te laisse pas aller, mon vieux. Réagis." Je regarde les objets devant moi : le pèse-lettre, les stylos, les crayons en gerbe dans leur pot, les livres, les papiers. "Le monde continue. Il faut vivre." Il y a quelque chose, sinon de faux, du moins de conventionnel dans la conviction de cette voix à prononcer le mot "vivre". Je griffonne sur un calepin pendant qu'elle parle. Une vague figure émerge de l'entrelacs des lignes hasardeuses. "Je te rappelle demain." Corps de femme ou quoi ? J'hésite encore. J'entends le dé clic, le sifflement de la ligne vide. Un corps de femme, oui, que ma main raye violemment tandis que je raccroche.

Jeudi 28 novembre

Celui qui crie vraiment ne sait pas qu'il crie. Il n'a rien décidé. Il crie, simplement. Sans pouvoir s'arrêter.

Il vomit son amour, sa vie. Il ne voit plus. Il n'entend plus. Il est le souffle venu, il ne sait d'où. La déchirure de sa gorge. La vibration d'un désespoir sans fond. Il rejoint le territoire anonyme de la douleur. Il sombre. Il disparaît.

Quelque temps après la mort de C., un jour, j'ai crié. Les voisins sont sortis sur le palier. Ils ont sonné. Je n'ai pas ouvert. J'ai continué jusqu'à ce qu'il ne reste rien. Que le vide de la stupeur et son assourdissant silence.

Jeudi 5 décembre

Assis dans la salle de bains. Incapable d'aucun geste. Regardant sans le voir chaque objet : lavabo, baignoire, carreaux de faïence bleue, serviette rose, verre à dents, brosse insolite soudain, comme une fleur dérisoire, peigne, miroir d'en face. Mes pieds nus aussi, immobiles sur le tapis, immobiles, étranges, comme deux choses inertes. Fixant interminablement ce décor neutre où rien n'arrive que mon image chaque jour, un peu plus grise. À intervalles réguliers, une goutte tombe, écho sec, sonore, dans le lavabo qui peu à peu s'emplit. Je compte un moment : un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... Chaque nombre est une goutte perdue dans cette monotonie hypnotique. Silence. Goutte. Silence. Je m'ankylose, fixant la surface d'eau lisse. Vif cercle d'ombre. Perturbation instantanée sur la bonde chromée.

Quelque chose lentement glisse, m'emplit aussi. Peu à peu (cercle) et au centre (cercle) cet autre cercle noir, très vite, clin d'œil ou bouche à peine (cercle), visage peut-être, fuyant, noyé... Autour l'eau monte... je m'enfonçe... anneau, pupille... je suis regard... très loin un ciel... pierre et silence... appel... lueur... l'ombre vient du clair, lune inverse puis rien... Mes mains, mes avant-bras sont dans l'eau qui déborde, coule sur le carrelage. Je m'asperge le visage. Je frissonne. Je m'essuie lentement. Le goutte-à-goutte, toujours. Banal. Imperturbable. Je serre le robinet. J'écoute mon souffle dans le silence. Comme si quelqu'un d'autre respirait, invisible mais proche, sous la lumière crue.

Dimanche 8 décembre

J'ai vieilli de dix ans. Une sorte de cendre couvre mes traits. Une ombre monte de l'intérieur qui donne cette teinte grise à tout ce qui m'entoure. Au travail — parce qu'il le faut bien — je ne sais répondre que par monosyllabes. Mes phrases tournent court, quel que soit mon désir d'être aimable et je retombe dans le mutisme.

Mardi 10 décembre

Un an. Je revois C. amaigrie, dans son lit, après l'opération. Une boule me serre la gorge. J'essaie de sourire. C'est l'automne. Il fait beau. L'air encore tiède gonfle légèrement le rideau. Le monde s'effondre

doucement. Sans bruit. Désespérément je cherche quelque chose à dire, mais tout est dérisoire. Ma main serre la sienne. Sa chaleur qui s'enfuit. Je vois la pâleur du visage, le clignotement du regard, l'appel muet qui le traverse. Et je m'évertue, au bord des larmes, à sourire...

J'ai dû m'arrêter d'écrire. Malgré le temps, la douleur est trop vive. Son absence en moi est un trou. Je cherche sa voix, l'odeur de sa peau. Je me perds. Froid le long des jambes. J'appelle. La mémoire est meuble. Je m'enfoncé. Je me débats. Mais je ne me détourne pas. Revivre le désespoir, est-ce lui échapper ?

.....
.....

Comme dans un rêve. Je suis penché. Sa voix est faible "Promets-moi..." Le reste n'est qu'un rôle léger. Mon silence crie. Je serre ses mains. Je pleure, le visage dans les draps. Il y a un soupir, une longue vibration de tout le corps. Je dis "C." Le nom est une pierre. Il tombe, très loin de moi. Je ne peux pas voir. Quelque chose est là. Comme une montagne...

.....
.....

Comment dire cela ? Mes mots n'en sont que les débris. Soudain, la nausée monte. Je revois les dents. Leur claquement sinistre, frénétique. Pourquoi ce souvenir ? Jaunâtre, la peau sur les os : le chien errant, affamé du parc de S. Nous l'avions ramené chez nous. La vue de la nourriture le rendait fou. Sa mâchoire cliquetait, happait le vide, vomissait ce qu'elle absorbait. Nous courions derrière lui avec notre jambon et notre lait inutiles. Écœurés par cette vie désordonnée, agressive... Aider suppose une force que je n'ai jamais eue. Alors comment aurais-je pu aider C. dans l'abîme de cet instant ? Personne ne peut rien pour personne. Face à la solitude, au désespoir, la compassion ne suffit pas. Avec chaque mort s'écroule un monde. Je le savais. De loin. Ce jour-là c'est dans mon corps que je l'ai su.

Mercredi 11 décembre

Écrire pour dire. J'essaye depuis le début. Dire simplement, sans contenu. Comme écrire pour crier. Mais le cri n'est pas mon fort. Alors pour dire, oui. Je n'ai pas oublié : je voudrais raconter ma vie. Trop tôt encore. Je n'ai toujours pas trouvé mon présent. Chaque jour, je m'applique à être là. Gestes, paroles, décors me fuient, comme aspirés par ce vide en moi où je ne cesse de retomber. Mais je m'obstine. Je regarde les murs, les appliques et leurs fausses bougies, la lumière jaune des abat-jour, les ombres sur le tapis, le

mouchoir en papier, froissé, posé dans un cendrier, le rouge des lanternes japonaises près de la fenêtre. Combien d'années depuis qu'elle les avait posées là ? Leur couleur a passé avec le temps, mais son sourire leur est associé. Les mains sur le visage, je m'efforce de chasser l'image. J'ai froid. Seules les sensations sont présentes. Mais sans rien pour les relier. Discontinues. Éparpillées. Qui suis-je alors ? Je m'applique à respirer calmement, profondément. Je sens le parcours de l'air des narines aux poumons (cri dans la cour voisine, moto). Je voudrais ne pas cesser de dire. Simplement. Pour être un peu. Mais les choses manquent à mes mots. Le vide est là, toujours. Ce blanc. Le contraire de l'espace. Tout s'y referme. Je n'y vois plus. Autour, pourtant, rien ne change. C'est ce qui m'obsède. Le présent est ailleurs. Dans le regard. Mais un regard mouvant, décentré, ouvert, où quelque chose clignoterait.

Jeudi 12 décembre

J'écris pour comprendre. Mais plus j'écris, plus les phrases me semblent glisser sur une surface lisse, impénétrable. Comme la glace sous laquelle coule l'eau noire...

Mercredi 18 décembre

Presque une semaine que je n'ai pas ouvert ce cahier. Trop difficile. Les pages semblaient me repousser. Ou

la peur de rester en face, incapable d'écrire un mot. Aujourd'hui, je sais que je dois continuer. Pour que le fil ne casse pas. Oui, le fil. Quelque chose de très fragile. Qui, parfois, me redonne, non pas le goût de vivre, mais un peu de courage. Une distance aussi, vis-à-vis de ce qui m'accable.

Assis ce matin dans le séjour, j'écris ces mots. Le tic-tac de la pendule m'accompagne. Levant les yeux, je vois le bleu sur les toits. Je voudrais dans ces phrases organiser un peu le désordre de ma vie. Ce poudroiement absurde d'actes, de paroles, de perceptions, de souvenirs, d'angoisses où je me perds et me défais. Mais que de peine à écrire la moindre phrase ! Le vertige insignifiant m'aspire quand je tente d'y échapper. Et pourtant mon espoir est là : dans ce présent évanescent, invisible. Alors j'essaye. Je chasse ce qui revient. L'image noire, toujours. L'à-pic de la fatigue. Je regarde, j'écoute. Mentalement je nomme : canapé, table, fleurs séchées, livres, lampe, rideaux, vitre et ciel. Je le sais bien : mon présent, ce n'est pas cette énumération laborieuse qui gomme les choses au lieu de les saisir. Mais je poursuis quand même : rumeurs, froissements, silence, comme en équilibre, rire quelque part, moteurs, voix. Mon visage sur la vitre, comme un trou. Mes mains, seules, ne touchant que le vide de cette page...

Je me suis arrêté d'écrire. Ça remontait encore. Debout, j'ai fait quelques pas vers la fenêtre. En bas, j'ai

vu le marché. Sa vie grouillante où, soudain, j'ai voulu me perdre.

.....

.....

Entrer dans un marché m'a toujours ému. Une sorte d'alacrité me prend. Même si, comme aujourd'hui, la solitude m'est insupportable. J'ai marché lentement essayant encore de rejoindre le présent, l'incessant jaillissement des formes, des couleurs, des odeurs, de bruits, leur vivacité brutale. Un instant j'ai cru y parvenir. Mais, très vite, ce fut comme une vitre impalpable derrière laquelle tout glissait. Des mots me traversaient, des voix m'enveloppaient le vent, la lumière, mais je n'étais plus là. Il y avait un matin, peut-être, comme celui-ci. Loin. Ma main dans une main. Les formes glissent sur le ciel, très haut. Je vois leurs ombres. Je cherche. Odeur d'ail, sacs de pois, fraîcheur profonde. Instant d'instant multipliés. Éclats, visages, sifflements. Parfums. Jappements, rires. Éparpillé. Bousculé. Abandonné dans l'odeur forte et glacée d'un étal de poissonnier : reflets mauves, billes vernissées des yeux fixes, bouches béantes. Dérivant. Pains, saucissons, allez monsieur, grelot de pièces. Corps dans le fleuve des autres corps. Perdu. Rejeté soudain seul au bord du piétinement, entre les cageots empilés, les camionnettes, les voix et leurs bouches anonymes, leurs

mots simples. Déjà lointaines, brouillées. Titubant, étourdi. Plus seul encore dans l'escalier et son silence qui n'en finissait pas.

Jeudi 19 décembre

J'ai froid. Il est sept heures. Je fixe ma tasse de thé où tourne une nébuleuse de mousse terne. Sur le matin, j'ai fait un rêve. J'ai du mal à m'en remettre. Je suis dans un grand jardin. Dans un parc, plutôt. Je longe lentement une allée dans un silence total, presque palpable. Mon pas, d'une régularité angoissante, crisse sur le gravier. Comme si quelqu'un d'autre marchait à ma place. De chaque côté, de hautes haies obscures. Mon cœur bat. L'attente est interminable. Puis les haies diminuent de hauteur découvrant une vaste étendue. Une sorte de damier où alternent régulièrement bosquets et petites places carrées avec, au centre, une statue, un arbre ou l'étincellement d'une fontaine. Mais tout est plus compliqué, plus brouillé. En écrivant, je simplifie. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que ce labyrinthe a une étrange géométrie : carrée, triangulaire, circulaire, chaque portion d'espace l'est et ne l'est pas exactement. Comment dire ? D'autant qu'il me semble être, non pas sur un plan, mais sur trois ou quatre à la fois. Tout cela, pourtant, est très normal. Terrible aussi. Si je pouvais, je me mettrais à courir. Mais il y a ce silence. Le bruit de mes pas. Presque dur

maintenant. D'une régularité obsédante, toujours. Au centre d'un espace circulaire d'où rayonnent toutes les allées (comment y suis-je parvenu ?), quelqu'un. Immobile. Pas une statue, j'en suis sûr. Une femme, de dos. Blanche et nue. C'est là. J'essaye d'appeler. Pour qu'elle se retourne. J'ai peur. Mais pourquoi, puisque c'est elle ? Maintenant, je suis tout près. Je reconnais son corps. J'allais écrire : "les yeux fermés." Ces épaules, ces hanches. Ensuite, je ne sais plus très bien tant l'émotion est forte. Je crois que mes doigts effleurent la peau. Froide. Quand elle se retourne, quelque chose en moi hurle non ! non ! Je vois le visage. Ou plutôt son absence. L'œuf ! Blanc, lisse, sans aucun relief. Et pourtant il me regarde ! Mon cri me réveille. Haletant. La chambre me paraît minuscule, étouffante. Je me lève pour aller boire. Puis je marche dans le séjour de long en large, m'efforçant de contrôler mon souffle. Ensuite je m'assois et je fixe la fenêtre. Longtemps. Jusqu'à ce qu'elle pâlisse.

Vendredi 20 décembre

La solitude. J'aimerais en parler pour l'exorciser un peu. Mais que dire d'un trou sinon que tout y tombe ? La chambre et ses objets. La rue plus vide de sa vie qui m'exclut. Chaque jour je marche. Comme entre deux eaux. Je dérive entre les corps, les visages anonymes, les sourires, les paroles errantes. Tout glisse sans m'atteindre.

Même le vent brutal, froid, au détour d'une rue, qui me fait frissonner et ne me semble fouetter qu'un corps lointain. Je compte mes pas. Machinalement. Comme si cette rumeur de chiffres monotones était nécessaire. Pour ne pas penser. Compter repose. Aucune surprise. Un monde stable et clair. Rien d'autre que l'éclosion régulière, attendue, du nouveau dans le même. Quand les nombres sont trop grands, je repars à zéro. De temps à autre un signe — éclat de soleil, affiche, vitrine. Je regarde autour, hébété, comme émergeant d'un monde souterrain. Les bruits, les images soudain m'assaillent. Je m'arrête. Je m'assois sur un banc, quand je peux. Je respire lentement. Je me remets à compter : un, deux : inspir expir. Remontent alors de vagues souvenirs. Comme si le seul acte de respirer touchait quelque chose de très ancien. Peu à peu le calme revient. J'y vois mieux : la chute intermittente des feuilles de marronniers, le réseau des branches déjà nues, les passants. Je les compte aussi. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Puis les deux, indifféremment. Je regarde les chaussures dans la boue. À leur aspect, j'essaie de deviner l'allure de leur propriétaire. Ça n'est pas difficile : je me trompe rarement. Quand je sens l'humidité m'envahir, je me relève et me remets à marcher. Jusqu'à la nuit.

Au retour, je retrouve mon silence. Je m'applique toujours à lire un peu, mais les pages sont des surfaces lisses, impénétrables. Comme la lumière du séjour me

semble déserte, j'éteins. Je reste immobile dans l'ombre à écouter les bruits : porte claquée, voix, moteurs, craquements du radiateur. Le vide n'en finit pas.

Dimanche 22 décembre

Visite de J.F. Émotion en ouvrant : sa silhouette sombre sur le seuil. Puis son visage dans la lumière, la vigueur rapide de son étreinte, la fraîcheur de sa joue. Il entre. Les mots viennent difficilement. Assis en face de moi, je vois soudain le sourire de C. passer dans son sourire. Pendant qu'il parle, j'admire sa jeunesse. Je cherche une phrase pour le lui dire. Mais il se penche vers moi, pose ses mains sur les miennes. Ce simple geste me bouleverse. Mes yeux s'embuent. Je tourne la tête. Cette propension à pleurer me fait honte. Je voudrais retrouver mon calme d'autrefois, mais tout m'ébranle. Cette inversion des rôles, par exemple. Pour ne pas sombrer dans la tristesse, je parle. De choses anodines : travail, vie quotidienne... Pourquoi cette incapacité à se livrer aux êtres les plus proches ? Le jour est très vite tombé. Nous restons dans la pénombre. Je préfère ne pas allumer. La nuit aussi est une main et je retrouve mon calme. J.F. parle maintenant. J'écoute le son de sa voix, ses inflexions familières. Peu m'importe le contenu de ses paroles. Une fois encore le sens me fuit pour un autre, plus profond que je ne sais pas dire. Celui du présent, de la vie, comme un bord sur lequel je me penche ?

Nous sommes descendus manger. Au restaurant, les choses avaient une netteté effrayante malgré les lumières tamisées. Pendant quelques minutes, nous avons gardé le silence. J'écoutais le cliquetis des couverts, le brouhaha des voix. Les sirènes de la nostalgie, surtout. Je luttais pour ne pas leur céder. Je revoyais C., en face de moi dans ce même lieu, pareille à une buée lumineuse. J'ai dû m'accrocher au présent, aux sensations simples qui me fuyaient : le froid du métal sur les doigts, la rumeur tiède et feutrée de la salle, le visage de J.F., grave maintenant. "Pourquoi ne pas venir habiter avec moi ?" Sa voix était légèrement voilée, émue elle aussi. J'ai refusé. Malgré la solitude. Ou, plutôt, à cause d'elle.

En sortant, je nous ai vus côte à côte dans le miroir au-dessus des tables. J'étais le petit à présent. Vieil enfant seul dans l'espace soudain déserté des lumières.

Lundi 23 décembre

Qu'est-ce qui me pousse à poursuivre malgré tant de raisons d'abandonner ? Ces mots, peut-être, réclamant une issue. Mes doigts sont roses sous la lampe. J'écoute le grignotement du stylo, comme venu de loin, de cette blancheur plus vive avec la nuit. Demain est un désert. Quel nom y tracer ? Ou plutôt : quelle absence de nom ? De temps à autre des voix montent. On baisse des stores, on ferme des portes. Je ne sais où,

Jacques Ancet est né le 14 juillet 1942 à Lyon. Études secondaires et supérieures dans cette même ville. « Lecteur » de français à l'Université de Séville, puis agrégé d'espagnol. A enseigné pendant plus de trente ans dans les classes préparatoires aux Grandes Écoles littéraires et commerciales avant de se consacrer entièrement à son activité d'écrivain et de traducteur près d'Annecy où il réside. Un colloque sur son travail, organisé par l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, s'est tenu les 22 et 23 octobre 2010, et le 8 décembre 2016 l'Université Catholique de Louvain lui a décerné un doctorat *honoris causa* pour l'ensemble de son œuvre.

DU MÊME AUTEUR

POÈMES

Le Songe et la blessure, Plein Chant, 1972 & 1974 (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

Silence corps chemin, Éd. Thomas, 1973 & 1975, Mont Analogue Éditeur, 1996, (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

L'Autre pays, Plein Chant, 1975 (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

Courbe du temps, Genève 1975 (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

Avant l'absence, Eliane Vernay, Genève, 1979 (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

Lisières, Dominique Bedou, 1985 (épuisé)

De l'obstinée possibilité de la lumière, Eliane Vernay, Genève, 1988 (épuisé, repris dans *Le Jour n'en finit pas*)

Sous la montagne, Messidor, 1992 (épuisé)

Le Bruit du monde, Paroles d'aube, 1993 (épuisé)

La Chambre vide, Lettres Vives, 1995

À Schubert et autres élégies, Paroles d'Aube, 1997 (épuisé)

L'Imperceptible, Lettres Vives, 1998

Vingt-quatre heures, l'été, Lettre Vives 2000

La Cour du cœur, Tarabuste 2000

Le Jour n'en finit pas, Lettres Vives, 2001

On cherche quelqu'un, Dana, 2002

La Brûlure, Lettres Vives, 2002
Le Fil de la joie, La Porte, 2003
La Dernière phrase, Lettres Vives, 2004.
Sur le fil, Tarabuste, 2004
Un Morceau de lumière, Voix d'encre, 2005
Diptyque avec une ombre, Arfuyen, 2005
L'Heure de cendre, Opales, 2006
Entre corps et pensée, Anthologie d'Yves Charnet, L'idée bleue/Écrits des Forges, 2007
Journal de l'air, Arfuyen, 2008
L'Identité obscure, Lettres Vives, 2009
Puisqu'il est ce silence, Lettres Vives, 2010
Les morceaux de l'image, avec Colette Deblé, Ficelle, 2010
Chronique d'un égarement, Lettres Vives, 2011
Portrait d'une ombre, Po&psy/Erès, 2011
Comme si de rien, L'Amourier, 2012
Les Travaux de l'infime, Po&psy « in extenso »/Erès, 2012
Ode au recommencement, Lettres Vives, 2013
La Lumière et les cendres, Caractères, 2014
Le Jour commence, Tarabuste, coll. Reprises, 2015
Huit fois le jour, Lettres Vives, 2016
L'Âge du fragment, Æncrages et Co, 2016

Prix de poésie Charles Vildrac de la Société des Gens de Lettres et Prix Heredia de l'Académie Française, 2006, Prix Apollinaire, 2009, Plume d'or 2013 de la S.A.S.

PROSES

Obéissance au vent

I — *L'Incessant*, Textes/Flammarion, 1979, rééd. publie.net, 2014

II — *La Mémoire des visages*, Flammarion, 1983 Textes/Flammarion, 1983, rééd. publie.net, 2014

III — *Le Silence des chiens*, Ubacs, 1990, rééd. publie.net, 2009, publie.net, 2012

IV — *La Tendresse*, Mont Analogue Éditeur, 1997, rééd. publie.net, 2011, publie.net, 2012

Le Dénouement, Opales, 2001, rééd. publie.net, 2017

Image et récit de l'arbre et des saisons, André Dimanche éditeur, 2002

La Ligne de crête, Tertium éditions, 2007

THÉÂTRE

Au pied du mur, Polyglotte, 2014

ESSAIS

Luis Cernuda, Poètes d'Aujourd'hui, Seghers, 1972 (épuisé)

Neuf poètes espagnols du vingtième siècle, Plein Chant, 1975 (épuisé)

Entrada en materia (anthologie de José Ángel Valente), Cátedra, Madrid, 1985

Un Homme assis et qui regarde, Jean-Pierre Huguet, 1997

Bernard Noël ou l'éclaircie, Opales, 2002

Chutes I, II, III, Alidades Luis, 2005

La Voix de la mer, publicie.net, 2008

L'Amitié des voix

I — *Les Voix du temps*, publicie.net, 2009

II — *Le Temps des voix*, publicie.net, 2009

Chutes IV, Alidades,

Les livres et la vie, Éditions centrifuges, 2015

TRADUCTIONS

LUIS CERNUDA

Les plaisirs interdits, Fata Morgana, 1981 ; *Un fleuve un amour*, Fata Morgana, 1985 ; *Ocnos*, Les Cahiers des Brisants, 1987

VICENTE ALEIXANDRE

La destruction ou l'amour, Fédérop, Lyon, 1975 & 1977

JOSÉ ÁNGEL VALENTE

L'innocent suivi de *Trente-sept fragments*, Maspéro, 1978 ; *Trois leçons de ténèbres*, Unes, 1985 ; *Material Memoria*, Unes, 1985 ; *Intérieur avec figures*, Unes, 1987 ; *L'éclat*, Unes, 1987 ; *La pierre et le centre*, Corti, 1991 ; *La fin de l'âge d'argent*, Corti, 1992 ; *Au dieu sans nom*, Corti, 1992 ; *Mandorle*, Unes, 1992 ; *Paysage avec des oiseaux jaunes*, Corti, 1994 ; *Chansons d'au-delà*, Unes, 1995 ; *Lecture à Ténérifé*, Unes, 1995 ;

Variations sur l'oiseau et le filet, Corti, 1996 ; *Personne*, Myriam Solal, 1997 ; *Trois Leçons de ténèbres*, suivi de *Mandorle et l'éclat*, Poésie/Gallimard, 1998 ; *Communication sur le mur (entretien avec Antoni Tàpies)*, Unes, 1999 ; *Treize poèmes*, Dana, 2001 ; *Fragments d'un livre futur*, Corti, 2002 ; *Présentation et mémorial pour un monument*, Dana, 2002 ; *Fragments brisés, anthologie d'Andrés Sánchez Robayna*, Consejería de Educación, Embajada de España en Francia, París 2007

ALEJANDRA PIZARNIK

L'autre rive, Unes, 1983 ; *À propos de la comtesse sanglante*, Unes, 1999, Cahier jaune, Ypsilon Éditeur, 2012 ; *L'enfer musical*, Ypsilon Éditeur, 2012 ; *Extraction de la pierre de folie*, Ypsilon Éditeur, 2013, *Les Travaux et les Nuits*, Ypsilon Éditeur, 2013 ; *Arbre de Diane*, Ypsilon Éditeur, 2014 ; *La Dernière Innocence*, Ypsilon Éditeur, 2015 ; *Les Aventures perdues*, Ypsilon Éditeur, 2015 ; *La Terre la plus étrangère*, Ypsilon Éditeur, 2015

XAVIER VILLAURRUTIA

Nostalgie de la mort, Corti, 1991

LUIS MIZÓN

Province perdue, trad. collective, Les Cahiers de Royaumont, 1988 ; *Jardin de ruines*, Obsidiane, 1992

ANDRÉS SÁNCHEZ ROBAYNA

La roche, Éd. Comp'Act, 1995 ; *Sur une pierre extrême*, trad. collective, Les Cahiers de Royaumont, Créaphis, 1997 ; *Feu blanc*, Le Taillis Pré, 2004 ; *Sur une confidence de la mer grecque*, Gallimard, 2008

ANTONIO GAMONEDA

Pierres gravées, Lettres Vives, 1996 ; *Froid des limites*, Lettres Vives, 2000 ; *Blues Castillan*, José Corti, 2004 ; *Description du mensonge*, José Corti, 2004 ; *Passion du regard*, Lettres Vives, 2004 ; *Clarté sans repos*, Arfuyen, 2006 ; *Cecilia*, Lettres Vives, 2006

JEAN DE LA CROIX

Nuit obscure, *Cantique spirituel et autres poèmes*, Poésie/Gallimard, 1997 ; *Cantique spirituel*, commentaire et poèmes dans *Thérèse d'Avila et Jean de la Croix*, *Œuvres*, Gallimard/Pléiade, 2012

RAMÓN GÓMEZ DE LA SERNA

Le livre muet, André Dimanche, 1998 ; *Lettres aux hirondelles et à moi-même*, André Dimanche, 2006

ROBERTO JUARROZ

Fidélité à l'éclair, Lettres Vives, 2001, *Quinzième poésie verticale*, Corti, 2002

MARÍA ZAMBRANO

Poésie et philosophie, Corti, 2003 ; *L'homme et le divin*, Corti, 2006

JUAN GELMAN

L'opération d'amour, Gallimard/Du monde entier, 1996 ; *Lettre ouverte*, suivi de *Sous la pluie étrangère*, Caractères, 2011 ; *compositions* ; Caractères, 2013 ; *Vers le Sud*, Poésie/Gallimard, 2015

JORGE LUIS BORGES

La proximité de la mer, 99 poèmes présentés et traduits, Gallimard/Du Monde entier, 2010

FRANCISCO DE QUEVEDO Y VILLEGAS

Les furies et les peines, 102 sonnets choisis, présentés et traduits, Poésie/Gallimard, 2011

ALVAREZ ORTEGA

Genèse suivi de *Domaine de l'ombre*, Le Taillis Pré, 2012

PAULINA VINDERMAN

Barque noire, Lettres Vives, 2013

LILIANA LUKIN

Calligraphie de la voix, Alidades, 2013 ; *L'Éthique démontrée selon l'ordre poétique*, Caractères, 2014

LUIS DE GÓNGORA

Fable de Polyphème et Galatée, présentation et traduction,
Poésie/Gallimard, 2016

Prix de traduction Nelly Sachs 1992, Rhône-Alpes du Livre
1994 et Bourse de traduction du Prix Européen de Littérature
Nathan Katz 2006, Prix Alain Bosquet de traduction, 2015,
Prix Roger Caillois de traduction, 2016.

publiø.net est une maison d'édition de littérature contemporaine ancrée dans la création qui s'écrit et se partage sur le Web, ouverte aux oeuvres qui lui font écho dans tout l'espace littéraire et transmédiés.

À partir de ce vivier, nous développons des objets éditoriaux diffusés par des canaux divers (livres papier, livres numériques, réalisations sur le Web) et portons ces oeuvres dans l'espace public, les lectures et performances, la médiation et les bibliothèques. publiø.net est géré par la société éditrice Créateurs & Associés, et intègre des processus coopératifs avec de nombreux auteurs.

Dès sa création en 2008 comme plate-forme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, publiø.net a occupé une place à part dans le paysage éditorial francophone. Notre engagement en faveur d'une littérature inventive, consciente de ce qui l'a précédée et parlant à chacun, prend de nouvelles formes.

publiè.net aujourd'hui c'est :

- une offre resserrée de 25 titres par an pour permettre un accompagnement éditorial et un portage accrus des livres que nous publions ;
- des livres papier de qualité et des livres numériques sans DRM au prix d'un livre de poche ;
- une nouvelle formule d'abonnement permettant aux bibliothèques de mettre les fichiers numériques à disposition de leurs lecteurs ;
- une édition exclusivement à compte d'éditeur avec une rémunération équitable des auteurs y compris pour les revenus issus des abonnements ;
- des événements autour des livres de nos auteurs dans de nombreuses librairies et centres culturels et une présence dans des salons et lieux de médiation.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publiè.net œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.